

# Les arts

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **36 (1990)**

Heft 16

PDF erstellt am: **09.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



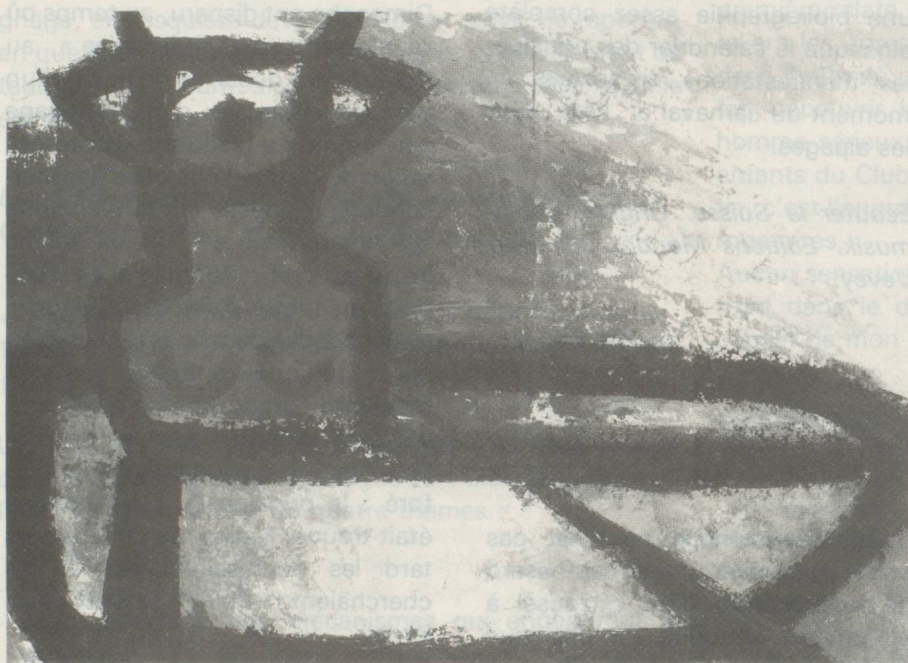
## Jean ARCELIN

L'entrée relativement récente dans notre section S.P.S.A.S. de ce peintre romand établi à Paris, y a fait circuler un air nouveau. Situé aux antipodes d'une abstraction lyrique devenue parfois un peu répétitive ou d'un informel souvent gratuit J. Arcelin affronte audacieusement un réalisme traditionnel et l'anime, le diversifie par le choix imprévu de l'angle de la vision. Il n'y a là guère de déformations, mais fidélité dans la forme et la couleur ; le motif est élu avec un discernement qui le fait échapper au piège du « point de vue ». Une composition savante est naturellement essentielle dans ces paysages traités avec la fougue de la jeunesse par une touche rapide et brillante.

L'on se pose parfois la question de savoir si certaines perspectives un peu outrées résultent de séquelles de l'hyperréalisme ; si la photographie chère à cette école est ici également le point de départ ? Peu importe, l'artiste butine où bon lui semble.

La ville nous est restituée dans ce qu'elle possède de moins touristique, de plus secret et l'on ne peut que féliciter un jeune peintre de transcender certains tabous actuels et de repartir sur d'autres valeurs un peu oubliés ou dédaignées.

Galerie V. Masi, 38, rue de Lille, 75007 Paris.



## Eugen WILLI

Fidèle habitué de la Galerie Suisse de Paris où il expose pour la quatrième fois (la première en 1975), ce peintre Saint-gallois, résidant dans son pays natal, fournit ainsi l'occasion de suivre son évolution. L'influence de Klee très lisible à ses débuts s'efface progressivement mais subsiste dans son œuvre un climat onirique dont l'ésotérisme peut dérouter le spectateur. Bien sûr, comprendre n'est pas l'essentiel, il faut du moins ressentir.

Le langage choisi est l'informel : sur des fonds colorés hauts de gamme où se mêlent et se superposent des bleus, des rouges, des verts vient s'inscrire en filigrane noir un motif mystérieux, homme ou démiurge qui lui confère une signification. Mais laquelle ? Il est difficile d'adhérer sans avoir la clef du rébus. On devine qu'il existe, derrière l'apparence une explication profonde et tourmentée. Il convient donc de se laisser pénétrer par l'aura qui nimbe cette œuvre et de s'efforcer de franchir les portes du réel pour atteindre l'imaginaire.

Galerie Suisse de Paris, 17, rue Saint-Sulpice, 75006 Paris.

## GISIGER

La charmante petite galerie de la rue de Seine où figurait une quinzaine d'œuvres de notre excellent sculpteur lausannois (bâlois de naissance) ne représentant qu'un microcosme pris dans une production aussi abondante que féconde, répartie sur une quarantaine d'années de labeur intensif. La ville de Bâle, celle de Lausanne et d'autres avoisinantes, ornées de ses sculptures monumentales intégrées à l'architecture évoqueraient mieux l'échelle de son importance. Il vit moitié dans la capitale française, moitié dans le chef-lieu vaudois où il enseigne à l'École des Beaux-Arts et à l'Université populaire. Ses premières expositions à Paris furent en 49 à la Galerie Breteau, en 63 à la Galerie Creuse, celle-ci plus significative puisque, ayant abandonné le bois et la pierre, il montrait des œuvres nouvelles en acier, matériau auquel il fut désormais exclusivement fidèle. Ses sculptures d'alors rigoureuses dans leur classicisme ne laissaient guère présager l'évolution qui l'entraînerait vers le Baroque. Pensant Baroque, on évoque naturellement Gargallo, peut-être Zadkine ; mais s'il y a apparemment de climat, l'élément maniériste est peu discernable chez Gisiger.

Il y a donc un départ réaliste mais rapidement dépassé par des exigences stylistiques, dont la plus apparente est la substitution du volume réel par un volume suggéré grâce à une surface limitée par de fines parois comme si le modèle était vu en coupe. Le métier très personnel est si parfait qu'on ne sent jamais la soudure et que l'acier que l'on sait récalcitrant se plie aisément à toutes les fantaisies droites ou courbes du maître.

Y aurait-il une part d'esthétisme dans cette recherche ? Peut-être, mais les résultats (souvent figures mythologiques) sont plastiquement si beaux que l'on aurait mauvaise grâce à boudier notre plaisir.

Galerie Jacques Devos, 34, rue de Seine, 75006 Paris.

